

« Le cours de philosophie, 1 % d’angoisse qui nous rend capable de nous intéresser à tout »

LE MONDE | 08.09.2016 à 16h29 • Mis à jour le 08.09.2016 à 16h54 |

Par Guillaume von der Weid, philosophe

👉 Réagir ⭐ Ajouter 📄 ✉

f Partager (8)

🐦 Tweeter

« En classe de philosophie, on n’apprend rien. Ça fait 10 ans qu’on vous fait apprendre des choses par cœur ; la philosophie n’est pas un vernis qui viendrait s’ajouter à ces couches successives. Nous n’allons rien apprendre, mais réfléchir à ce que nous avons appris, et si nous avons eu raison d’apprendre. »

Voilà comment je commence, chaque année, ma première heure de cours en classe terminale. Un prof qui n’enseigne rien : c’est un paradoxe qui déroute les élèves, les choque même : que viennent-ils faire ici, si ce n’est pas ingurgiter des connaissances ? Et surtout : qu’écrire dans les copies ? quel cours réciter ? et puis d’abord, *un cours de quoi ?* « *L’étonnement est le commencement de la philosophie* » disait Aristote. *Étonnement* au sens propre : être frappé par le tonnerre. Comme le mot a perdu de sa force, je dirais plutôt : par *l’angoisse du vide*. Angoisse qui, à mon sens, est la meilleure alliée de l’élève face à la copie blanche. Car c’est elle qui, le privant du refuge d’un cours, d’une armure de fiches et d’une armada de théories toutes faites, le contraindra à créer lui-même un cours. Mais un cours de quoi ? C’est quoi, après tout, la philosophie ?

La puissance de la philosophie vient de ce qu’elle examine les choses à partir de rien, et les voit nues, entièrement, dépouillées de leurs ornements sociaux, de leurs sous-entendus intimidants. À l’inverse, dès qu’on tient une chose pour acquise, on ne le regarde plus. Autrement dit, dès l’instant où un professeur de philosophie fait un cours, il déroule l’écorce des idées au lieu de faire naître la sève de la pensée. Or, si raffiné soit-il, son cours ne pèsera pas plus qu’1 % de la scolarité d’un élève (100 heures de philosophie/10 000 heures de cours dispensés, du CP à la terminale), subissant le même sort que le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* qui commence par se prétendre au-dessus du maître d’armes et du maître de musique, et finit par se battre avec eux. Si la philosophie est une matière parmi d’autres, elle n’est rien. Mieux vaut faire une troisième langue.

La philosophie, c’est donc les lunettes qui déshabillent. Et qu’est-ce qui reste, quand on a tout déshabillé ? L’os. La « substantifique moelle ». On ne se perd plus dans le détail, la dentelle, les mots qui cachent la pensée. On ne rentre pas dans une matière touffue, on pense toutes les matières, le tout de matière, et la matière du tout. On me dira : Mais comment voulez-vous qu’un jeune de 17 ans pense le tout, alors qu’il ne sait rien ? Mais précisément, il sait bien plus qu’il ne pense, et a besoin de penser pour se servir de son savoir, dont la part la plus importante lui vient de la vie même. Si un élève de terminale n’est pas capable de penser le tout, alors personne n’en est capable, car entre un élève de terminale et la personne la plus intelligente du monde, il y a moins de différence qu’entre un élève qui pense mal et un élève qui pense bien. Tête bien faite contre tête bien pleine. C’est entendu. Mais comment *fait-on* une tête ?

Pour éviter la plénitude du cours *ex cathedra* tout en suivant le programme (composé d’une vingtaine de notions : « *La conscience* », « *Autrui* », etc.), je propose aux élèves un sujet de bac par notion, par exemple : « *La conscience de soi suppose-t-elle autrui ?* » (série L, 1990). Je ne prépare rien. Préparer, c’est revenir à un cours, à un contenu, à 1 % des élèves. Car une fois que vous avez parlé du haut de vos concours, de vos 3 000 livres, de votre voix assertive et magnanime, il y a un gros tri entre les élèves qui se lancent et ceux qui se taisent à jamais. Et ceux qui se lancent essayent tellement d’être intelligents qu’ils n’aboutissent d’ordinaire qu’à 1) des généralités, 2) des choses inutilement compliquées, 3) ce qu’ils s’imaginent que vous avez envie d’entendre. La seule façon de faire participer les élèves, c’est de ne rien dire. À la psychanalyste.

Donner la parole à la classe

Après avoir énoncé un sujet, je donne donc la parole à la classe. Je note leurs idées au tableau, sans discrimination, puis commence à faire des ensembles. Je fais parfois remarquer que telle et telle idées se ressemblent, que l’une peut être un exemple de l’autre, etc. Et nous finissons par tomber sur un plan détaillé en deux parties, avec une pour et une contre, deux grandes idées illustrant chacune et deux arguments défendant chaque idée. Toujours. C’est un prodige qui se répète à chaque fois : il ne manque rien. Nous avons une dissertation. À partir de ce moment, qui correspond chronologiquement à la moitié du cours, je me charge de « mettre au propre » leurs idées selon les attendus du bac, reformulant certaines de leurs idées, les développant, intercalant une transition ici ou là, faisant référence à un auteur quand c’est indispensable. Tout cela débouche, après 4 ou 5 heures de discussion et d’écriture sur *une introduction* qui transforme la question en problème, *un développement* qui traite le problème, et *une conclusion* qui le résout, c’est-à-dire répond oui ou non à la question posée.

Régulièrement, je ne propose même pas de sujet de bac. Je leur demande de poser une question à eux. Une question sur *n’importe quoi*. À chaque fois, j’ai besoin d’insister longuement pour qu’ils me proposent autre chose que des sujets de bac. Ils ont toujours de la peine à imaginer que si la philosophie ne parle pas de la vie ici et maintenant, la leur, elle n’est rien. Ils finissent par se lancer. Et quelles questions avons-nous traitées ! des mordantes, des absurdes, des scandaleuses, souvent plus intéressantes que celles du bac. Quelques exemples : « La différence d’âge est-elle une barrière à l’amour ? » (sur l’amour en Occident, le gène égoïste et la morale kantienne), « Hitler était-il bon ? » (sur la liberté d’expression et l’impardonnable), « Pourquoi *La vache qui rit* rit-elle ? » (la volonté de puissance), « Le Bataclan était-il mérité ? » (l’ethnocentrisme), « Les aveugles rêvent-ils ? », « Le porno est-il un art ? », « Pourquoi les kamikazes portent-ils un casque ? », « Qu’est-ce qu’une vraie femme ? », « Suis-je celui que mon chien pense que je suis ? » et comme ça par centaines.

Qu’ont-ils appris ? Rien. Le cours, c’est eux qui l’ont produit. Je n’ai fait qu’amortir et diriger les cerceaux de leur réflexion vers les tiges adéquates. Qu’en garderont-ils ? Un savoir penser, ou du moins la certitude que personne ne peut penser à leur place — ce qui revient au même. Et c’est grâce à ce savoir du tout et de sa nudité que 99 % de ce qu’ils ont appris pourra accoucher de quelque chose de nouveau — une tête ? — et pas seulement se répéter ou s’appliquer, ce qu’une « intelligence artificielle » finira toujours par savoir faire mieux que nous. La philosophie ne s’apprend pas. C’est ce 1 % d’angoisse dont on ne tire rien, rien d’utile en tout cas, mais qui nous rend capables de s’intéresser à tout, de comprendre, de discuter, et peut-être même de créer quelque chose que personne n’a encore jamais enseigné.

Guillaume von der Weid, philosophe

👉 Réagir ⭐ Ajouter 📄 ✉

f Partager (8)

🐦 Tweeter